

Transmission de connaissance dans une salle de musculation dans un ghetto newyorkais et de boxe thaï en banlieue parisienne

Akim Oualhaci
Doctorant en sociologie
Centre de Recherches sur le Sport & le Mouvement
Université de Paris Ouest Nanterre La Défense
(Nanterre – France)
CUNY Graduate Center
(New York – Etats-Unis)
akim1_o@yahoo.fr

Cette communication est issue de ma thèse dans laquelle je compare les pratiques du culturisme et de la boxe dans un ghetto noir de New York et la boxe thaïlandaise dans une banlieue populaire parisienne en m'appuyant sur une enquête ethnographique. Je me propose de montrer comment la transmission de techniques corporelles participe à la reproduction des classes populaires.

I. La fabrique de la docilité

L'apprentissage du culturisme et de la boxe thaï fait que les pratiquants développent une capacité à faire ce qu'ils ont appris de manière instantanée sans un long processus de réflexion en mobilisant des savoir-faire incorporés tout en les adaptant à la situation (développer tel muscle par rapport à un autre, changer l'angle de l'exercice pour le culturiste ; « trouver la solution » stratégique en un laps de temps infinitésimal lors d'un combat par la bonne combinaison de coups par exemple pour le thaï-boxeur). Le boxeur est mis en situation contemplative uniquement par séquences durant l'apprentissage et non pas en combat, alors que le culturiste l'est plus souvent, notamment devant le miroir. La pratique corporelle rapproche au plus près l'action et la réflexion.

Le culturisme et la boxe thaï sont des techniques du corps et des formes de connaissance pratique qui sont transmises de manière orale et corporelle. Bien que l'on trouve ici et là quelques guides et autres ouvrages d'entraînement, ces pratiques ont en commun l'absence d'exégèse dans le mode d'apprentissage. Ainsi, le corps est un agent médiateur de la transmission de connaissance.

Fabrice, entraîneur de boxe thaï, qui circule dans les rangs, s'arrête auprès de deux boxeurs, et après avoir vu l'un d'eux asséner un low-kick à l'autre et avoir vu réagir ce dernier de manière très rigide, Fabrice lui dit « t'as vu là quand il t'a mis le low-kick, c'est en souplesse, et toi t'es trop rigide, t'es là comme ça, [il l'imité en le caricaturant : il reste droit, fixe, et met un enchaînement gauche droite très stéréotypé], nan, il faut être souple [Fabrice se met en bonne position, il bouge en souplesse, regarde le premier boxeur et se met en face de lui, ce qui veut dire qu'il lui demande que tous deux lui montrent], comme ça, là regarde, si lui il te met un low-kick, tu bloques tranquille et tu remises en souplesse », le boxeur met un low-kick à Fabrice tranquillement, il bloque et remise, Fabrice prévient « avec la garde haute, sinon, lui il t'envoie ses poings », Fabrice baisse sa garde et le boxeur envoie ses poings pour montrer que sans garde, ils arrivent à destination, puis Fabrice se met à lui parler et lui montrer directement. [note de terrain]

Les techniques culturistes ne sont pas réellement enseignées par un entraîneur. Les pratiquants effectuent leur entraînement de manière autonome. Il n'y a pas, comme dans la

boxe thaï, de cours collectifs. Il peut y avoir dans la salle de musculation un instructeur particulier qui s'occupe essentiellement des femmes en dirigeant leurs séances individuellement lorsque ces dernières le désirent. Marcus est le manager de la salle, il veille à ce que tout se passe bien, donne quelques cours particuliers et conseille les pratiquants. Il dit :

Je leur donne des conseils, comment faire un exercice, comment positionner leur bras, quel genre d'exercice est bien pour la partie du corps qu'ils veulent travailler.

Dans la salle de musculation comme dans celle de boxe thaï, il y a un transfert de compétences entre pratiquants. Les culturistes et les boxeurs acquièrent les techniques pratiques en observant et aussi en enseignant aux autres, plus souvent en boxe thaï. Lorsqu'un culturiste ou un boxeur expérimenté apprend à un pratiquant moins expérimenté comment soulever de la fonte ou lancer un coup de pied, il lui montre comment faire l'exercice en s'aidant de mots. Cette connaissance pratique est apprise autant avec le langage qu'avec le corps, comme l'illustre cette note de terrain :

Trois hommes d'une vingtaine d'années sont en train de travailler leur biceps sur la poulie, et un homme massif d'une quarantaine d'années leur montre comment faire correctement l'exercice et leur donne des conseils. Puis, il part. Trois autres hommes massifs, la trentaine passée, sont en train de travailler leurs pecs à tour de rôle sur le butterfly, l'un d'eux faisant sa pause remarque le petit groupe travailler leurs biceps, et alors que c'était son tour il s'assied sur la machine et dit à son partenaire « montre leur comment faire », son partenaire s'exécute. Il leur montre alors comment faire l'exercice correctement. La poulie était trop haute, du coup ils travaillaient trop les deltoïdes avant. Elle doit être au même niveau que l'épaule et le coude doit rester immobile, ils doivent fléchir uniquement l'avant-bras et rien d'autre.

Le culturiste qui reçoit les conseils est docile, au double sens de se laisser apprendre et d'obéir, et on observe qu'il se relâche musculairement à l'arrivée du tuteur. La docilité et l'obéissance dont fait preuve ce culturiste reposent sur sa croyance au charisme du culturiste qui prête conseil et en sa légitimité – qu'elle soit visible dans le cas du culturiste ou acquise par le gain de combats ou titres pour le boxeur. Si un culturiste ou un boxeur se laisse aller à exécuter les mouvements qu'on lui montre, c'est qu'il croit en leur efficacité précisément parce qu'il voit qu'ils ont fonctionné sur autrui. Omar, 25 ans, pratique depuis plusieurs années, dit que dès les premiers entraînements, il s'en est totalement remis aux entraîneurs et à leurs consignes en toute docilité :

J'avais pas d'idées préconçues par rapport à ça en fait. Je me suis dit qu'ils connaissent mieux que moi, donc si il faut faire comme ça ben vas-y c'est parti, on va faire comme ça. J'avais pas d'idées préconçues là-dessus en fait, je suis arrivé en me disant bon je dois apprendre, ils m'apprennent comme ça ben je vais apprendre comme ça c'est tout. Ça m'a pas posé de problèmes.

Comme toute pratique que l'on doit apprendre, le culturisme et la boxe thaï reposent en partie sur la plasticité accordée aux corps et sur une docilité des pratiquants fondée sur la reconnaissance de celui qui enseigne la technique, même si cette docilité doit également s'obtenir par tout un travail pédagogique.

Leroy, entraîneur de boxe anglaise dans une salle de Brooklyn, préfère entraîner ceux qui n'ont jamais pratiqué, et aussi les enfants. Il affirme que les meilleurs élèves sont les femmes :

C'est ce que je recherche quand j'entraîne un boxeur. Je recherche un gars qui... tu vois, ça doit être un mécanicien, je recherche des mécaniciens, tu vois ce que je veux dire. Tu dois trouver la panne avant de pouvoir la réparer et si ils peuvent trouver la panne comme je veux, la réparation est là, c'est bon, c'est quelque chose de remarquable. J'aime les types qui n'ont jamais pratiqué la boxe. J'aime les enfants, tu vois ce que je veux dire.

Enquêteur : C'est plus facile d'enseigner aux enfants?

Leroy : Tu sais qui font les meilleurs boxeurs ? Les femmes ! Tu sais pourquoi? Parce que leur corps, contrairement aux hommes, les hommes pensent avec cette testostérone masculine, tu vois ce que je veux dire. Si tu dis à un gars, balance un direct, d'accord, il veut que ce direct transperce le mur, tu vois ce que je veux dire, alors qu'une femme va naturellement allonger son direct en tournant, même la manière dont le bas de son corps, c'est ce que possède un boxeur, la partie basse et la taille. Cette partie aide les épaules à bouger, se dégager vite fait, tu comprends. Mais quand une femme vient là, c'est genre sa partie basse, elle a son propre cerveau, elle pense par elle-même. Donc si je dis à une femme de balancer la main droite, ça va me prendre 15 à 20 minutes pour lui montrer comment balancer la main droite en pivotant avec sa taille, alors qu'avec un homme, trois ou quatre jours, d'accord, parce qu'il n'est pas prêt à déconnecter cette partie (le buste) et cette partie (les jambes), il comprend pas, c'est comme un pistolet, la gâchette, le chien, et la balle, ils ne réalisent pas, c'est ce qu'ils perdent, et une femme a déjà compris ça, elle comprend, elle comprend son corps, parce qu'elle est faite comme Eve de toute manière, c'est pour ça qu'elle a l'avantage [rires] tu sais, on a toujours pensé qu'on avait quelque chose à voir avec ça, mais crois moi, on en est loin, on doit laisser la science dire la vérité.

Mais l'inculcation de la pratique ne va pas sans résistance et certains peuvent rechigner :

Pendant le rassemblement final, Fabrice se plaint de certains boxeurs qu'il croit têtus. Il dit que « y'en a, si tu leur ouvres la tête [il fait le geste], tu trouves une pierre », ça fait rire, il poursuit « ah ouais, j'te jure ! ». [Note de terrain]

Mounir, boxeur de 19 ans, dit que certains boxeurs assimilent les conseils à des critiques et que lui-même lorsqu'il a débuté acceptait difficilement la critique :

Y'en a ils prennent ça comme une critique personnelle. Moi franchement au début, moi aussi ça me soulait. Je mettais une gauche 'nan c'est pas bon' tout ça, parce que pour toi une gauche c'est une gauche, elle va lui arriver dans la figure. Mais après 'ton bras il est pas là, t'es mal protégé' tout ça, toi tu le vois pas au début, tu te dis 'mais si c'est bon' dans ta tête t'es persuadé que c'est bien. Après quand tu regardes tu vois que c'est pas bien, au bout d'un moment tu te dis 'si il te dit ça, c'est pas pour rien'. Même par rapport à notre club, je trouve que c'est un plus par rapport à d'autres clubs. Y'a des clubs où tu vas, tu tapes dans un sac, l'entraîneur te regarde, il sait que ce que tu fais c'est pas bien, il va te regarder, il va te dire 'continue', alors qu'ici on prend le temps de t'expliquer, Fabrice t'arrête, des fois il te parle une heure, tant que le geste est pas bon il te lâche pas. Ça c'est bien, parce que y'a des clubs franchement, ils te calculent même pas.

On voit donc qu'il existe des résistances, mais qu'en même temps ces résistances donnent l'occasion aux entraîneurs de réaffirmer, de manière certes détournée, la nécessité pour les boxeurs d'être dociles et donc de redoubler d'effort afin d'obtenir de la docilité et peut-être convaincre les boxeurs d'en faire preuve.

II. L'économie du don pédagogique : le don de connaissance et le contre-don de reconnaissance

Il est très improbable qu'un débutant, en boxe thaï comme en culturisme, donne des conseils à un pratiquant plus expérimenté. Mounir avoue ne pas trop aimer donner des conseils aux autres boxeurs car il ne se sent pas assez légitime, il pratique depuis deux ans et n'a pas encore fait de compétition. Mais en l'état de sa pratique, il est, pour l'instant, plus disposé à recevoir des conseils qu'à véritablement en donner:

Moi déjà quand je tourne avec un débutant j'essaie de le faire travailler, mais j'aime pas trop dire parce que je trouve que j'ai pas l'expérience, pour moi ça serait me gonfler un peu tu vois. Si il fait une grosse erreur, je vais lui dire, par exemple je vais lui dire après lui avoir mis un coup tu vois, je vais lui dire 'voilà c'était ouvert'. Mais j'aime pas ça. Pour moi ça serait prétentieux de donner des conseils parce que je suis pas encore prêt pour donner des conseils aux gens.

Enquêteur : Et toi comment tu prends les conseils d'autres boxeurs ?

Mounir : Franchement y'a même des mecs de mon niveau ou un peu moins, ils m'ont donné des conseils, après je les suis ou pas, des fois c'est bidon, des fois des débutants ils te disent des trucs et pour leur faire plaisir tu dis ouais mais tu sais que voilà. Mais quand un ancien me donne des conseils, j'essaie de les suivre.

Omar, qui a déjà six combats à son actif et un séjour dans un camp d'entraînement en Thaïlande, se dit en rien supérieur aux autres boxeurs, mais il se permet de donner quelques conseils aux débutants et signale comment le groupe se reproduit à travers la transmission du savoir et des compétences pugilistiques pour laquelle œuvre en partie une rhétorique familialiste:

C'est vrai qu'à la salle des fois quand y'a des débutants ou les mecs quand je vois qu'ils font des fautes, j'ai pas la prétention d'être meilleur qu'eux mais je leur montre ou je leur dis 'ouais fais attention fais comme ça' ou si je vois que le mec est novice mais qu'il cherche plus à faire de la vitesse ou à travailler en puissance, je lui dis 'nan vas-y tranquille, travaille tranquille, essaie de t'appliquer dans ton geste'. C'est vrai que t'as tendance à essayer de corriger les fautes que tu vois autour de toi, comme les anciens ont fait avec toi auparavant, donc tu suis un peu le courant on va dire. C'est l'ambiance familiale du club qui veut ça aussi.

Cet échange est marqué par un mécanisme d'obligations réciproques qui peut, accessoirement, intensifier des relations sociales préexistantes: obligation d'enseigner ce que l'on sait, et obligation d'apprendre ce que l'on nous enseigne. Ce don de connaissance, qui n'est pas gratuit, est presque un cadeau empoisonné car le contre-don est sous forme de reconnaissance du charisme de l'enseignant et donc de son pouvoir. « Donner, dit Mauss, c'est manifester sa supériorité » (Mauss, 2006 : 269). Celui qui offre ses connaissances se

positionne donc en détenteur d'un savoir précieux qui le place en position de pouvoir. La générosité pédagogique apparente du culturiste ou boxeur confirmé est en fait un « mensonge social » (Mauss, *op. cit.* : 147) à soi-même et aux autres, une disposition qui demande à être reconnue et récompensée symboliquement. Elle s'inscrit elle-même dans une chaîne de dons et contre-dons. Celui qui transmet une technique a lui-même reçu don de celle-ci en reconnaissant l'autorité de son entraîneur, puis il est devenu lui-même entraîneur et se sent redevable de son ancien entraîneur voire de la discipline en tant que telle.

L'entraîneur de boxe thaï est un agent désintéressé pour la plupart du temps bénévole dans l'association qu'est le club de boxe thaï, qui « donne de son temps ». Fabrice, qui a eu un véritable « *coup de foudre* » pour la boxe thaï et pour qui la boxe thaï est « *un sport magnifique* », dit que « *rien ne lui a autant apporté* », sa femme, ses enfants bien sûr, mais « *la boxe, c'est spécial* », il ne pense pas qu'il pourra « *rendre ce que la boxe thaï [lui] a donné* ». La passion qu'a Fabrice pour la boxe thaï est un véritable sacerdoce pugilistique et l'oblige à « rendre » ce que la boxe lui a « donné ». Puisque la boxe thaï lui a donné, Fabrice étant un homme d'honneur, il doit nécessairement lui rendre, car s'il ne rend pas, il déroge, perd son honneur et devient subordonné. Nabil, boxeur de 23 ans, aide souvent les entraîneurs à entraîner les enfants qui ont, depuis peu, une session pour eux juste avant celle des adultes. Il confie avoir beaucoup de plaisir à entraîner les enfants. Il en retire un certain prestige :

Nabil : Ils m'ont proposé, j'ai pas hésité une seconde. Et le fait d'être avec les petits, j'apprends énormément, parce que tu vois les petits quand ils mettent leurs coups ils sont vraiment décontractés, eux ils sont dans l'ambiance, ils prennent plaisir. Quand tu vois un petit rigoler, prendre plaisir, y'a rien de plus joyeux. Quand je te dis que ça atteint l'extérieur, ce week-end j'étais à un mariage, y'avait un des petits que j'ai à la salle, il est parti voir une de ses cousines 'hé, c'est mon entraîneur de boxe !' il lui a parlé, je sais pas ce qui lui a dit, mais il souriait tu vois, il était content. Voilà ça montre que nous, ce que les anciens nous ont appris, je suis en train, parmi tant d'autres, je suis en train de l'imprégner aux petits, et les petits, eux, quand ils vont grandir 'ah, lui c'était mon entraîneur de boxe, il faisait ça et ça, moi aussi je veux faire...' et après ça devient un cercle.

Les boxeurs socialisés au sein de cette pratique ont toutes les chances d'acquérir cette disposition à redonner du savoir pugilistique, ce qui nourrit les mécanismes de reproduction de la boxe, de ses techniques, de sa tradition et de sa morale. Ces transmetteurs ont passé le filtre de la sélection objective qui égraine le nombre de pratiquants à mesure que le temps passe, que la fatigue lasse, que les blessures s'accumulent, ou que la démotivation s'installe.

Darrell, boxeur puis entraîneur de boxe anglaise à New York, dit non seulement qu'il s'est entraîné dur et surtout qu'il a beaucoup étudié afin de devenir un bon boxeur. Une fois sa carrière professionnelle interrompue précocement, Darrell a voulu transmettre ses connaissances dans le club et aussi aider les plus jeunes à ne pas se diriger vers une carrière déviante. Le fait d'être boxeur, selon lui, permet d'avoir du « respect » de la part des autres. Cette reconnaissance fait partie des profits symboliques accordés aux boxeurs surtout dans les quartiers stigmatisés, que ce soit en France ou aux États-Unis, où l'honneur est central :

Darrell : Ouais j'aime voir les gens changer leur vie, ils peuvent prendre le mauvais chemin tu vois, et finir en prison, et je leur dis d'essayer la boxe, « je l'ai fait, ça a marché pour moi, c'est pas aussi que vous croyez, si on s'y consacre » et quand ils écoutent, ils voient les résultats. J'ai parlé à Randall parce qu'il prenait le mauvais chemin, il se faisait arrêter, il allait en prison et je lui ai dit : « qu'est-ce que tu veux ? Être un clochard ou faire quelque chose de ta vie ? ». Il a écouté et a pris la chose au sérieux, maintenant ça a changé toute sa vie. Un jour il m'a appelé pour me remercier et me dire : « c'est grâce à toi ». Ça change

parce que quand tu deviens boxeur, plein de gens te regardent comme si t'étais un héros. Les gens te respectent beaucoup pour ça.

Les pratiquants ont toutes les chances de vouloir « faire comme » leurs entraîneurs, et être ainsi portés à participer à la reproduction du groupe et son *ethos*. Outre le fait que l'économie du don crée des alliances, elle est aussi profondément agonistique. Le combat de boxe thaïlandaise est à la fois un échange de coups et de connaissances. Cette dimension agonistique du don a partie liée pas tant avec les biens matériels qu'avec une certaine logique de l'honneur selon laquelle les pratiquants agissent ou luttent pour le prestige. Mauss dit que « donner c'est déjà détruire » (Mauss, *op. cit.* : 201). Le don, comme la boxe thaï, est aussi un combat.

Conclusion

En acquérant un ensemble de techniques propres au culturisme ou à la boxe, notamment à travers des rituels de manipulation symbolique de la force et de la violence qui reposent sur sa docilité, le pratiquant ne fait pas que reproduire les formes sensibles qu'il perçoit, il acquiert également des catégories de pensées, des manières d'être spécifiques, et saisit également, et donc intériorise, des rapports de sens et de force. Malgré le discours familialiste et la vision irénique de la salle que peuvent en donner boxeurs et entraîneurs, il se consolide des rapports de force et des relations de pouvoir fondés notamment sur l'économie du don pédagogique au cours de laquelle la circulation apparemment désintéressée de savoirs incorporés crée des hiérarchies et qui ont pour enjeu « le monopole de la manipulation légitime des biens » pugilistiques et culturistes. La pratique produit des hommes dignes de porter dans leur corps, et de transmettre, les intérêts et l'honneur du groupe en ce que les pratiquants constituent une force symbolique ; le groupe, ses intérêts, son capital symbolique et matériel étant menacés par le chômage, la précarité, la stigmatisation, et la déviance.

Références

MAUSS, M. (2006), « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, pp.145-279.